

## Prologue

J'ai onze ou douze ans, je ne sais plus très bien au juste. Ma mémoire ne s'accroche plus à ces filaments du temps comme il le faudrait, mais devient fugitive, tel un vent furieux balayant la plaine rase de mon existence.

Un corps maigre et dégingandé, des yeux noirs qui mangent presque tout mon visage et du coup paraissent immenses. Je pense souvent « Comme tu es laide, Julie ! » mais bien entendu je fais semblant d'aimer mon image, coquette comme les filles de mon âge, un bracelet par-ci, une bague par-là, un collier qui pendouille sur mon maigre décolleté, cachant difficilement mon absence de poitrine.

Pourtant, au tréfonds de moi, je déteste l'image que je renvoie aux autres.

Ce soir, c'est l'anniversaire de maman ; elle tiendra le devant de la scène comme à son habitude, riant trop fort et buvant sec, sous

l'œil effaré de mon père.

Je me suis réfugiée dans sa chambre, me faisant toute petite afin de passer inaperçue ; j'ai ouvert son armoire et sorti toutes ses robes, plus splendides les unes que les autres. Bruissement de la soie, douceur sur ma peau. J'en choisis une au hasard, la bleue pervenche avec un liseré blanc autour du col ; je l'ai plaquée sur mon corps maigrichon tout en jambes et ma poitrine plate comme une planche à pain, puis je me suis juchée sur des sandales jaunes à talons, époustouflantes, celles que maman met habituellement pour sortir dans les grandes occasions. J'ai fouillé dans sa trousse à maquillage. Mascara noir, rouge à lèvres fuchsia me donnent l'air d'une madone émancipée. Et je songe aussitôt, tout en me contemplant dans le miroir :

« Moche et ridicule ! Tu ne lui arriveras jamais à la cheville ! »

En bas, ça bavarde et ça rit à gorges déployées, les rires montent en cascade jusqu'à l'étage.

Amusante, la façon dont les adultes se jouent la comédie du bonheur, alors qu'au fond d'eux-mêmes rien ne va plus. Ce sont tous d'excel-

lents acteurs, j'en ai l'absolue certitude. J'ouvre la fenêtre en grand sur l'été bruisant de toutes ses cigales, et la touffeur de l'air me saute aussitôt au visage, prête à me dévorer toute crue.

Je me penche par la fenêtre, curieuse du vide, attirée par lui. Ma tête tourne, mes jambes sont toutes molles. Je suis au bord de l'évanouissement.

Je ne suis qu'au premier étage mais si je saute, vais-je mourir ?

Je m'imagine ensanglantée, gisant sur une civière, maman orpheline de moi, éplorée, tendant ses jolis bras. Mais bien entendu, cela n'arrivera pas. C'est de l'ordre du fantasme pur. Maman ne pleure jamais, en tout cas pas pour moi ni à cause de moi. Elle dit qu'elle m'adore mais je n'en suis jamais certaine à cent pour cent.

Alors je tends un fil imaginaire de la fenêtre jusqu'au murier-platane qui lève des branches implorantes vers moi, depuis le fond du jardin.

Plusieurs minutes pour me transformer en funambule, moi la petite fille maladroite et timide qui n'intéresse personne véritablement,

et que tout le monde fait semblant d'aimer, en particulier ma mère.

Je marche en pensée sur le fil qui me conduit vers une pseudo liberté. Belle illusion !

En équilibre je vacille, tandis que le vide s'ouvre au-dessous de moi, abyssal.

Je trouve cet exercice amusant au possible et en même temps, pas drôle du tout.

C'est l'image de ma jeune vie, en déséquilibre permanent. Comment puis-je marcher droit devant moi et faire au mieux sans risquer de chuter, sans m'abîmer le cœur, qui est si fragile ?

Cette question, à cet instant précis de ma vie, me semble malheureusement sans réponse.

Julie  
Mai 2010

Cela fait un grand mois que je pèse le pour et le contre, et que j'hésite quant à la voie que je m'apprête à choisir envers et contre tout.

Trente longues et terribles journées, au cours desquelles je lutte, afin de prendre la décision qui va engager tout le reste de mon existence. J'ai trente-huit ans et je ne doute pas un seul instant que c'est le bon moment. Partir, couper ce cordon ombilical si mal tranché jusque-là, si ancien, recommencer une nouvelle existence, avec d'autres gens, faire de nouvelles rencontres, surtout depuis ma séparation, se créer un nouvel avenir, un horizon enfin dégagé.

Gérald et moi vivions ensemble depuis bientôt dix ans lorsque c'est arrivé. Nous nous étions rencontrés au cours d'un cocktail entre collègues, lorsqu'il travaillait pour une succur-

sale de ma boîte de marketing à Toulouse. Je l'ai remarqué sur le champ, car il émergeait d'un groupe de joyeux drilles qui ne semblait soudé que pour faire la fête et paraissait s'ennuyer ferme au moment où il a tourné les yeux vers moi, sans doute sous le poids insistant de mon regard. J'ai aussitôt détourné les yeux, gênée. Cela n'a jamais été dans mes habitudes de draguer ouvertement, et quand il m'a abordée franchement, sans complexe, j'ai rougi d'embarras.

« Bonjour, c'est comment votre petit nom ? »

« Julie. »

« Et bien Julie, je vous trouve bien jolie ! »

Et il a ri de sa rime, tout fier, sans doute dans le but d'exhiber ses belles dents blanches bien rangées d'acteur à la Jean Dujardin. Nous ne nous sommes pas quittés de la soirée, et la semaine suivante nous avons couché ensemble.

Un mois plus tard, nous emménagions. Ou plutôt il est venu s'installer chez moi, comme si c'était tout naturel. Deux grosses valises sur mon perron, et un bel homme souriant et sûr de lui, de son charisme naturel et de son charme ravageur.